



Rien pour elle

Lucien

Mon adolescence au creux d'une vallée étroite, fermée par des collines hostiles et basses. Fille unique, je vivais avec ma mère. Je voyais mes cousines de laideur à l'âge des premiers émois sortir le grand jeu pour barrer leur acné papulo-pustuleuse, leurs sourcils en crocs, leur double menton réfractaire, leur culotte de cheval précoce, leurs cheveux filasses. J'assistai à de brusques métamorphoses, et sous mes yeux des filles passaient de lépreuses à lolitas sulfureuses. D'invraisemblables et jalousées rumeurs couraient sur une telle qui voilà deux mois à peine passait pour le petit laideron le plus irrattrapable du Loir-et-Cher. Mais sur moi, on ne se retournait toujours pas. Je serais celle qui n'aurait jamais rien pour elle, même pas de jolis yeux. Je n'étais pas bossue, ni bancroche, n'étais pas dévorée d'eczéma. J'étais non seulement plate, plate comme une limande, une planche à pain, comme un dimanche protestant, mais je n'avais rien, pire, je n'étais rien. J'étais transparente.

Alors, plutôt que de chercher à refaçonner le néant, je me jurai de faire de ce vide mon plus bel atout, du moins mon atout. Je ne voulais surtout pas attendre l'hypothétique revanche que la vie m'offrirait, adulte. Je serais la discrète, je serais le jardin secret et sauvage, je serais la depositaire, la confidente ; je serais leur tabou, leur inavoué, leur interdit, leur plus secret refoulé. Leur refuge. M'effacer derrière leur désir. Ne pas chercher à le devancer. Être tout simplement à leur disposition. Prête. Non offerte, mais à prendre. Je ne ferais pas d'effort particulier en matière de vêtements, de lingerie, ni de cosmétique. Les circonstances seraient ma plus belle parure. Charger de désir les molécules grises de leurs vies. La nuit, le jour, n'importe où, quand bon lui semble. C'est ce que je compris le jour où, enfin, il fut à moi.

Un homme sûr de lui, un père de famille avec des responsabilités, un homme très pris, respecté, et dont j'étais éprise, adolescente complexée que j'étais, dont j'étais éprise au dernier degré. C'était un homme d'environ quarante ans, le teint cendré, long et maigre, les yeux noirs et obliques. Je l'épiais de retour du travail,

lorsqu'il rentrait. Son pas sur le palier. Son marmonnement en cherchant les clés. Son dernier coup d'œil par-dessus l'épaule. Comme aux aguets. J'avais soigneusement consigné son emploi du temps, du moins le détail de ses activités domestiques. Je savais ainsi qu'avant de se coucher, il descendait les poubelles, dans l'arrière-cour de l'immeuble. Je l'y croisai plusieurs fois, ayant pris l'initiative de cette corvée, au soulagement de ma mère.

Ce fut là, dans ce local sordide. Enfin son étreinte ; son haleine, forte et sèche dans mon cou, le goût de tabac brun de son souffle épais. Je m'agenouillai face à cette statue de chair dure dont l'image hantait mes nuits. Mes mains entouraient ses jambes. Je tremblais. J'existais. Enfin il saisissait cette petite queue de cheval, queue de rat, que je faisais avec peine tenir par un élastique. Enfin ostie de feu je recevais comme une offrande sa semence, au fond de ma gorge incrédule. Dès lors, je devenais dépendante de ce goût âcre, de cette viscosité exquise, de ce sel, de cette diabolique ammoniaque dont chaque homme élaborait au creux de ses reins le mystérieux précipité, comme je le découvrais à chaque fois. Car désormais, ces occasions, comme magiquement, se multipliaient. Peut-être parce que, même si je n'en laissais rien paraître, je n'avais plus qu'une idée en tête, sentir à nouveau couler en moi cette aigreur, et dans ma joue buter ce paquet de chair compacte déjà qu'il libérait, lorsqu'il agrippait ma nuque pour accélérer dans ma bouche trop petite sa jouissance. Un jour, je décidai que c'était fini. Je passai à d'autres.

Je me dispersais, je m'amusais, je leur laissais l'illusion de l'emprise. Sans me départir de ma posture de fille sage, trop banale, désespérément quelconque. Je ne m'humiliais pas en œillades, en mystères d'alcôve, en postiches, ni en lamentations. Je ne l'exigeais en retour évidemment pas non plus. Pas de ce marché de dupe entre eux et moi. Seul m'importait de multiplier ces fouteurs pressés et à bout, sans en laisser un seul m'enchaîner à son égoïsme cruel. Nul autre culte que celui de l'instant. Parfois putain à parfum d'amante, jamais accro, insoupçonnable toujours ; adorant le plaisir, le leur, le mien, ce plaisir ravi.

Je ne sais pas si au bout du compte, les hommes nous préfèrent aux autres. Aux belles. Celles qu'ils convoitent pour leur poitrine opulente, leurs cuisses au galbe parfait, leur chien, leurs yeux de braise qu'elles mouillent en chattes savantes qu'elles

sont. Celles qui ont la riposte foudroyante, la tigrerie en elles. Toujours est-il que nous leur sommes, nous, les femmes ternes qui aimons les hommes, pour leur goût, pour leurs faiblesses, leur culpabilité, leur culot monstre, leurs combines lamentables, leurs poignées d'amour, leurs poings crispés, nous leur sommes, je crois pouvoir le dire sans forfanterie, indispensables. Pour la simple et peut-être pas si bonne raison que nous les prenons tels que leurs désirs nous les amènent, sans poser de questions. Ils osent ce qu'avec les autres, celles dont ils rêvent, celle qui les effraie et dont ils veulent devenir le chevalier servant, ils n'oseraient bien sûr jamais. Elles le savent, et le fond de leur pupille lorsqu'il nous braque profile un colt. Les féministes, elles, inlassablement nous traquent. Aussi cachées, aussi insignifiantes que nous nous fassions, il s'en trouve toujours pour nous débusquer. Une sorte d'instinct.

« Tourne-toi »,

derrière le pilier d'un parking souterrain, debout, empalée ;

« Avale tout »,

lâché quelques secondes avant la décharge. Mots combien précieux étant si rares. Parce qu'il n'y a pas de mot pour le désir à l'état brut, pour sa satisfaction sur-le-champ. Sur le banc d'un parc. Dans les toilettes publiques. Sur le flanc déchiré d'une montagne ou de la femelle du requin. Partout. De retour de leurs vacances ennuyeuses à mourir où ils n'auront pensé qu'à nous, qu'à ce caprice qu'ils s'offriraient lors de notre prochain rendez-vous. Jamais je ne me dérobaï. Mais je disparaissais bien souvent de leur vie sans prévenir, sans que jamais ils puissent me retrouver. Je ne crois pas avoir causé de ces drames dont une galante eût été fière. C'était simplement ma liberté, ma fantaisie aussi, de partir sans crier gare, de m'évaporer sans trace. Décrocher à temps. Ne pas répéter deux fois la même scène.

Que nous soyons leur respiration, je ne le crois pas ; leur sel, peut-être. Je ne veux pas chercher à m'en convaincre. Juste leur dire, combien je les ai aimés, tous, pour ces instants fugaces et volés ; ces moments de volupté arrachés à leur famille, au qu'en-dira-t-on, à la maîtrise de soi, aux bonnes mœurs. D'avoir été ce territoire interdit où ils ne se sont aventurés qu'en secret, à l'insu de tous... Je voulais leur dire à chacun.